

forme environnée par la palissade, le clergé faisait cercle autour du monument ; l'Evêque au haut de l'escalier, les enfans rangés le long des rampes que décoraient leurs pavillons flottans, et le peuple répandu au pied du monticule ou groupé çà et là sur ses flancs, tel était le nouvel aspect quand le pieux prélat imitant le divin pasteur, voulut bien, aussi lui, donner un sermon sur la montagne. Et alors

Que l'on écoute bien l'orateur qu'on chérit !
Il fait signe, on se tait ; il parle, on s'attendrit ;
Béni est son emploi ; prier est sa science,
Et nommer ses enfans, voilà son éloquence.

Mgr. parla deux fois : sa parole onctueuse et paternelle fut toute de circonstance et accueillie avec respect.

On revint à l'église avec ordre et contentement.—Monseigneur donna le salut du St. Sacrement, et M. le grand-vicaire Mailloux qui, il y avait un an, avait présidé à la Retraite, en rappela vivement, quoiqu'en peu de mots, le précieux souvenir. Après quoi,

La troupe triomphante enfin rentre au village
Et chacun bien content retourne à son ouvrage,

Se disant mille fois :—

Des bienfaits de ce Dieu gardons le souvenir :
Il est beau de l'aimer et doux de le servir.

Canadien.

ÉTATS-UNIS.

—Le Rev. M. Labbé chargé par Mgr. Chanche, évêque de Natchez, de la partie du Mississippi, qui se resserre entre la Louisiane et l'Alabama, nous écrit que le dimanche, 6 août, il a posé avec les cérémonies usitées en pareille occasion, la première pierre d'une église à MILOXI. Cette église, qui sera en briques, n'aura que cinquante pieds de long sur vingt-cinq pieds de large ; la population catholique n'étant pas encore nombreuse, et les tems ne permettant pas des dépenses plus considérables. Il est plus utile d'offrir aux catholiques des lieux de réunions sur plusieurs points. Dimanche prochain, M. Labbé se propose également de poser la première pierre d'une autre église à Pass Christiann. Ceci offrira un nouvel attrait l'été prochain aux personnes qui vont passer la saison des chaleurs dans ces parages, et qui se trouvaient privées pendant tout ce temps là de la possibilité de remplir leurs devoirs de chrétien.

Propagateur Catholique.

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

—Son Excellence le gouverneur-général a été reçu avec beaucoup de pompe aux Trois-Rivières, où il a débarqué lundi à midi. Toute la ville était sur pied : les rues étaient ornées de verdure et de pavillons : celle par où son Son Excellence devait passer pour se rendre à l'hôtel d'Ostrom était bordée, d'une double haie de soldats, et une garde d'honneur, composée de 100 hommes du 15^e régiment, stationnait devant l'hôtel. Les magistrats et les principaux citoyens attendaient Son Excellence sur le quai, et l'escortèrent jusqu'à l'hôtel d'Ostrom ; là il lui fut présenté une adresse, à laquelle Son Excellence répondit en remerciant les citoyens des Trois-Rivières de l'accueil qu'ils lui avaient fait, et en regrettant de ne pouvoir pas faire un plus long séjour parmi eux ; elle espérait cependant pouvoir, dans une autre occasion visiter de nouveau leur ville et y passer quelques jours.

Vers 3 heures, le gouverneur-général partit pour les forges de Saint-Maurice ; à 6 heures, un grand concours de personnes se dirigea aussi vers les forges, rencontra Son Excellence qui en revenait, et l'escorta jusqu'à la ville. A 8 heures Son Excellence dîna chez l'honorable Bell.

Sir Charles a laissé les Trois-Rivières à 5 heures du matin et a passé la nuit de mardi à Sherbrooke. De là Son Excellence, passant par Stantead et Chambly, s'est rendu à Sorel où elle arriva vendredi dans l'après-midi, et en est reparti à temps pour arriver samedi de bonne heure à Montréal, d'où elle se rend incontinent à Kingston.

Canadien.

Incendie aux Trois-Rivières.—Un incendie accompagné de circonstances déplorables a eu lieu aux Trois-Rivières dimanche matin. Il a été causé par une chandelle qui avait été laissée allumée dans une des cabanes occupées par les ouvriers qui travaillent sur le pont au Saint-Maurice. Les flammes gagnèrent d'autres cabanes voisines, et dans l'une d'elles, un pauvre charpentier se trouvant cerné par le feu, et passant au travers des flammes pour sauver sa vie, le feu prit à sa chemise, et il fut brûlé si horriblement que porté à l'hôpital, malgré les soins qui lui furent prodigués, il est mort le lendemain. Il était de Sorel. Un autre ouvrier s'est brûlé les mains en cherchant à éteindre le feu sur lui. Il a été consumé une quantité considérable de bois de construction destiné au pont.

Idem.

Incendie à Toronto.—Le 23 août, dans la matinée, tout un quartier de Toronto, construit en bois, a été détruit par le feu. Les pertes sont considérables et tombent malheureusement sur la classe la moins en état de les supporter. Il n'y avait que deux maisons d'assurées, chacune pour £100 ; 40 ou 50 familles se trouvent sans asyle.

Idem.

Nous extrayons de la correspondance politique du *Courrier des Etats-Unis* le résumé suivant des dernières nouvelles d'Espagne et d'Irlande, comme contenant des réflexions et des aperçus nouveaux.

Les dernières nouvelles d'Espagne paraissent décevantes. Zurbarano a perdu son armée ; Svoane, fait prisonnier, a obtenu des passe-ports pour la France ; Mendizabal a dû quitter Madrid, qui s'est rendu sans condition aux

généraux de la coalition. Le ministère Lopez est installé comme gouvernement provisoire. La garde nationale, désarmée en quelques heures, sans résistance aucune, vient d'être réorganisée par Cortina. Aucune persécution n'a déshonoré ce nouveau gouvernement. On se plaît à montrer que ce n'est pas là le triomphe d'un parti ; c'est le pays qui a désarmé une faction usurpatrice et violente.

Espartero et ses conseillers doivent être fort déconcertés de la reddition de Madrid. Si nous sommes bien informés, Espartero ne désespérait pas de sa situation, lorsqu'il comptait encore sur la résistance de Madrid, et qu'il prenait au sérieux les fanfaronnades de quelques miliciens et l'agitation impuissante de Mendizabal. Ces illusions ont dû promptement se dissiper. Mais on ajoute que, même en perdant la capitale, Espartero se flattait de pouvoir prolonger la lutte dans l'Andalousie, aurait-il dit, qui sera alors la patrie. Quelle chimère ! seulement, si le mot est vrai, on pourrait en conclure que les *ayacuchos* auraient eu en effet la pensée d'enlever la reine et de la conduire à Cadix ; car il eût été par trop stupide d'imaginer que l'Espagne verrait la patrie se résumer dans les personnes d'Espartero, de Mendizabal et de Linage.

Il ne reste à Espartero qu'un coup de désespoir ou l'émigration. Le moment des résolutions nobles et dignes est passé sans retour pour lui. Se démettre de la régence aujourd'hui que de fait il l'a déjà perdue, ce ne serait plus qu'une démarche ridicule. Abuser de la fidélité et du dévouement de quelques hommes pour livrer des combats, brûler des villes et prolonger la guerre civile, lorsque la volonté nationale s'est irrévocablement manifestée, ce serait à la fois un crime et une folie. Hier il pouvait se battre comme un chef de gouvernement qui défend son pouvoir ; aujourd'hui il ne serait plus que l'homme d'un parti aux abois ; il serait demain un rebelle. Il lui faut quitter le sol de l'Espagne : c'est le seul parti honnête qui lui reste. Les Espagnols, de leur côté, n'ont rien de mieux à faire que de lui faciliter sa retraite. La nation se respectera elle-même en respectant les biens et la vie de l'homme qu'elle avait accepté pour chef.

Les admirateurs d'Espartero s'étonnent de son inaction et se demandent comment cet homme, dont la bravoure n'est pas révoquée en doute, et qui montra une énergie si farouche dans l'affaire de Barcelone, s'est trouvé tout à coup paralysé et comme anéanti par la dernière insurrection. L'explication est toute simple. Espartero a subi le sort de tous les hommes politiques qui ne s'appliquent pas, avant tout, à bien connaître le pays qu'ils prétendent gouverner. Il croyait son pouvoir établi sur une large base, et il ne voyait pas que cette base se rétrécissait tous les jours. Il comptait sur le sentiment, qu'il avait plus d'une fois profondément blessé, se retirait de lui et ne lui laissait d'autre ressource que la force matérielle, qui n'est rien en Espagne.

Les idées monarchiques, quoi qu'on en dise, ont toujours de profondes racines dans la Péninsule. Ce n'est pas seulement comme la forme de gouvernement appropriée à un vaste empire que les Espagnols préfèrent la monarchie à la république ; ils aiment la royauté pour elle-même, ils l'honorent, ils la vénèrent ; elle est à leurs yeux chose sacrée.

Au milieu d'un peuple ainsi fait, c'était une grande témérité que celle d'un simple particulier qui, à l'aide de quelques soldats, contraignait une princesse, une reine régente, la mère de sa reine, à quitter le sol d'Espagne, pour s'asseoir lui-même, en qualité de régent, sur les marches du trône. Le coup d'état avait réussi, mais il n'est pas moins certain que l'élévation d'Espartero blessait le sentiment intime du pays. Pour se faire pardonner des Espagnols son étrange usurpation, il aurait fallu du moins se montrer simple, modeste et tout occupé à faire briller la royauté de l'éclat qu'on refuse à la régence : loin de là, Espartero aimait les apparences du pouvoir plus encore que la réalité, et rappelait sans cesse, par ses prétentions et son faste, qu'il avait usurpé la place d'une tête couronnée ou d'un prince du sang.

Par une de ces contradictions qui sont si communes dans l'histoire des peuples, comme dans celle des individus, l'Espagne, quelle que soit la vivacité de ses sentimens monarchiques, n'en est pas moins un pays de municipalités. Le principe communal y a conservé la plus grande force. Le despotisme a pu le comprimer, il ne l'a point brisé. Les Espagnols sont aussi jaloux de leurs municipalités que de leur royauté. Quiconque offense gravement une cité de la Péninsule, offense l'Espagne, moins encore par la confraternité nationale que par la confraternité municipale. C'est ce qu'Espartero n'a pas assez considéré lorsqu'il a osé traiter Barcelone comme un général ennemi n'oserait pas de nos jours traiter une ville conquise. Il offensaient mortellement les Catalans, les cités de l'Espagne. Chacune d'elles put apprendre le sort qu'Espartero lui réservait en cas de dissentiment entre le gouvernement central et la commune. L'intimidation n'était pas une arme qu'Espartero pût manier avec succès. Il aurait fallu, pour cela, un pouvoir moins contesté, moins précaire, ayant plus d'avenir.

Quelque fut son aveuglement, ces vérités ont dû frapper l'esprit d'Espartero dans sa marche sur Valence. Evidemment il croyait d'abord n'avoir affaire qu'à une insurrection toute partielle, n'avoir qu'une ville de plus à brûler. Les nouvelles qui venaient d'heure en heure le surprendre ont dérangé tous ses plans ; il a compris trop tard qu'il avait l'Espagne presque tout entière sur les bras, qu'il ne pouvait pas compter sur l'armée, et que d'ailleurs, en la dispersant sur toute la surface du royaume en petits corps détachés, il avait commis une faute énorme et secondé comme à plaisir les efforts de l'insurrection. Ajoutons que ses rivaux ont été aussi prudents, aussi habiles et aussi résolus qu'il a été, lui, incertain et timide. Il a espé-